

**ANNE-MARIE GARAT**  
**HOMMAGES**

Quand un écrivain s'en va, il reste.

Sa voix. Ses visions.

L'inimitable phrasé d'Anne-Marie Garat, toujours tenté par l'incorrection, la désarticulation, l'incantation qui s'élève comme la marée bordelaise et fait voler en écume ponctuation, bienséance et banalité. Une tempête de mots contre l'impossibilité d'en trouver un qui pourrait convenir, un texte tissé serré tendu devant l'abîme.

Car au cœur de l'œuvre d'Anne-Marie Garat, comme de toute vraie galaxie, il y a un trou noir : une "béance immonde" (nous nous connaissons déjà) qui traverse les romans sous des atours plus ou moins figurés (une épouse évanouie dans la nature, un coffre dont personne ne doit connaître le contenu, un complot souterrain), plus ou moins supportables (un sexe de femme mutilé, un œil crevé, un bébé mort-né enfoui dans le sol), et menace de dissolution quiconque s'en approche de trop près. Telle Merle, la monteuse de cinéma assaillie de visions de démembrement. Ou Aden, l'informaticien hanté par "des images nées derrière l'horizon". Ou encore Thomas, l'entomologiste "dissous dans une déflagration d'anéantissement blanc."

Livre après livre, sans fléchir, Anne-Marie Garat nous a emmené(e)s de l'autre côté, sous la pellicule des choses, comme le dit une de ses narratrices, derrière les miroirs où tous ses personnages échouent à se reconnaître. Avec elle nous avons aperçu l'autre face du monde.

**Carole Allamand**  
professeure, auteure  
Rutgers University, NJ, USA

P.S. : "L'autre face du monde" est le titre d'une courte étude publiée par une revue américaine en 2010, une vue d'ensemble de seize romans que j'avais alors partagée avec leur auteure. Si cet article doit avoir une quelconque valeur, celle-ci réside dans l'adhésion d'Anne-Marie au scénario que je m'étais efforcée d'éclairer, au plaisir qu'une écrivaine et une lectrice surent tirer d'un rendez-vous toujours imprévu, toujours espéré.

\*\*\*

Dans les photos de famille, l'histoire de ceux dont on parle peu se devine par le vêtement, un regard, des postures. Il restait à inventer le récit de ce qu'ils ont été, de ce qu'ils ont fait, enduré, souffert, de ce qu'ils ont aimé, et aussi pourquoi nous pouvons les aimer au présent. Anne-Marie Garat a su l'écrire parce qu'elle les a connus et, pour avoir été des siens, ils sont devenus les nôtres.

**Gabriel Bergounioux**

\*\*\*

### Souffle coupé

J'ai connu Anne-Marie Garat à la fête du livre de Nevers. Nous étions assis côte à côte à une petite table, face à nos ouvrages, sirotant du café et guettant du coin de l'œil les premiers badauds qui osaient arpenter les allées du salon. Anne-Marie connaissait deux de mes romans pour les avoir défendus au Femina ; je la connaissais comme présidente de la Maison des écrivains mais pas vraiment comme romancière et, les présentations passées, plutôt honteux, j'essayai péniblement de justifier cette carence en expliquant combien les artisans sont pressurés par le boulot, la clientèle, et manquent de temps pour lire. J'étais dans mes petits souliers mais, m'écoutant dépeindre

le quotidien peu reluisant des maçons, ses yeux se sont mis à briller. Les acheteurs ne se pressaient pas vraiment à notre table. Nous avons signé quelques livres – elle davantage que moi – et parlé bâtiment toute la matinée. Anne-Marie y revenait sans cesse, bâclant ses dédicaces, exigeant des précisions techniques qui me flattaient et m'intriguaient à la fois. Juste avant midi, elle a vrillé ses yeux bleus dans les miens puis, se mettant soudain à me tutoyer, a demandé tout à trac :

— Alors, avec tout ça, pourquoi tu écris ?...

Question piège. Je suis resté interloqué quelques secondes puis, sans réfléchir, ai répondu :

— Pourquoi tu respire ?...

Elle a éclaté de rire, topé ma main comme une lycéenne et claironné que nous avons tous deux besoin d'un bol d'air. Nous avons traversé la ville à pied et rejoint la cathédrale Saint-Cyr dont les vitraux ont été soufflés par un bombardement allié au début du mois de juillet 1944. Sur le parvis, elle a murmuré que ma réponse l'avait soufflée elle aussi. Nous sommes entrés à l'intérieur, avons remonté la nef en admirant les travaux des différents artistes qui, depuis près d'un demi-siècle, se sont succédé pour restaurer les lieux. De retour au salon du livre, Anne-Marie m'a offert *La Source*.

Ce fut mon tour d'avoir le souffle coupé.

L'originalité de son style, son aisance narrative, la pertinence de ses thématiques s'imposaient dès les premières pages. Je tentai de le lui dire en quelques mots maladroits. Notre voisin de gauche (Neversois de souche, autoédité) m'écoutait d'une oreille en guignant d'un air jaloux nos livres de poche étalés sur le stand. Il finit par prendre une grande respiration et, assez content de lui, susurra à l'oreille d'Anne-Marie que ces ouvrages bon marché ne valaient pas tripette, qu'ils seraient tous pilonnés à la fin de la manifestation. Anne-Marie s'est détournée avec une grimace. Le type a haussé les épaules puis s'est levé pour aller faire son jogging dans les ruelles de cette ville qu'il connaissait comme sa poche. Sitôt qu'il eût franchi la porte du salon, j'ai tendu la main et glissé discrètement *Aden* et *Les Mal Famées* au fond de mon sac. Ma voisine était occupée à signer un de ses romans mais j'ai noté qu'un sourire indulgent passait sur son visage. Je me suis replongé dans *La Source*... À l'heure du départ, alors que notre voisin était de retour pour ranger ses affaires, elle est allée payer discrètement le libraire, me laissant encore plus honteux que le matin au moment des présentations.

J'ignore toujours si les livres de poche sont pilonnés après la clôture des salons mais, à présent, la simple idée de subtiliser un roman me terrifie, me coupe le souffle justement.

Je n'en ai plus jamais volé un seul.

J'ai allègrement dévoré les siens.

Yves Bichet

\*\*\*

Lettre à Anne-Marie,

Même dans les pires moments où nous doutons de tout, jamais je n'eusse imaginé écrire cette lettre, qui dévaste mon cœur autant que mon esprit.

Chère Anne-Marie, nous nous sommes rencontrées il y a quelques années lors du festival Étonnants Voyageurs. C'était en 2019, je crois...

J'arpentais comme chaque fois les artères apoplexiques du Salon du Livre quand soudain, des yeux très très bleus souriant à un stand m'ont figée sur place. C'était vous, vous qui ne me connaissiez pas, et que je fréquentais néanmoins assidûment. Alors soudain, des couvertures de romans, des personnages, des lieux se sont mis à faire une folle sarabande dans ma tête, et je restai à l'écart, plaquée contre le stand qui vous faisait face, gênant sans

doute les passants qui voulaient s'y arrêter.

C'était vous.

Vous qui m'aviez donné tant de joie littéraire depuis tant d'années...

Je n'imaginai pas m'approcher... et d'ailleurs, vous étiez en grande conversation, avec un aficionado peut-être : ne dit-on pas qu'un mirage peut s'évanouir si on court vers lui ? Je n'avais pas envie de vous voir devenir un mirage ce jour-là.

Charles, avec qui je faisais cette balade annuelle, se retourna vers moi, intrigué par ma pose de chien d'arrêt. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Là, à ce stand, c'est Anne-Marie Garat. Je n'ose pas y aller...

Mais déjà, Charles mettait dans son viseur les possibles photos de cet instant magique. Il demandait toujours l'autorisation de braquer son objectif sur les écrivains, et s'apprêtait sans doute à le faire.

Je décidai alors, contre toute attente, et malgré la métamorphose de mes jambes en coton, de m'approcher, comme les fans le font avec leurs idoles.

Vous n'étiez pas cependant une idole, celles dont on achète les tee-shirts ou les Reebok, avec qui l'on fait des selfies, et des heures de queue pour mendier un autographe. Vous étiez celle avec qui j'entretenais depuis des années une conversation ininterrompue, diurne ou nocturne, une femme que je connaissais par cœur, car comment mieux connaître quelqu'un qu'en lisant ce qui surgit de sa chair, de son esprit, de ses blessures ou de ses extases ? Vous n'étiez pas une idole, car les idoles sont bien fragiles et bien vaines, plutôt un guide, une passeuse d'émotions, médiatrice entre le monde et nous, vous étiez ces mots qu'on n'oublie pas, ces textes souverains qui vous donnent l'humeur noire quand vous n'êtes plus là.

Ce fut un énorme effort que de m'approcher de vous et de vous dire ces mots stupides : J'aimerais vous inviter à l'Encre Malouine (une association littéraire dont je suis la présidente), assortis de quelques autres considérations d'ordre général dont je ne me souviens plus. Charles, lui, avait l'excuse d'un appareil-photo. Moi, j'étais nue pour tenter de vous dire combien vous étiez essentielle dans ma vie. Nue au milieu de tous ces gens qui ouvraient les livres devant vous, parcouraient les quatrième de couv', les reposant sans ménagement, ces livres qui semblaient neufs sur mes étagères, même s'ils avaient été mille fois lus. Comme dans un rêve, je vous écoutais parler : à présent, cette voix qui était jusque-là celle des mots s'incarnait, joyeuse, avec l'allégresse qu'on trouve parfois dans vos romans, et en même temps cette gravité chaude ponctuée de silences et de sourires. À force de ne jamais vous rencontrer, j'en avais oublié que vous étiez incarnée.

Vous avez accepté de venir à l'Encre Malouine, et ce qui me troublait beaucoup, c'est que vous sembliez heureuse de cette perspective. Alors j'imaginai déjà votre entrée dans le grand auditorium de notre Pôle Culturel, j'imaginai l'accueil de ce public si heureux de vous attendre, j'imaginai notre entretien – une rétrospective sur votre œuvre – puis vous, assise à la table des dédicaces, ce dîner en votre compagnie, et enfin cette soirée – ce que nous appelons le debrief, pour masquer qu'il ne s'agit en fait que du dernier verre partagé. Si je devais énumérer les moments que j'ai aimés dans ma vie, il en ferait forcément partie. Nous vous avons réservé une chambre avec balcon sur la mer, c'est notre bien le plus précieux, le lendemain, je serais allée vous chercher pour vous raccompagner au train, et j'aurais eu le déchirement que cela me causait. J'aurais attendu avec ferveur la sortie d'un prochain livre où je repartirais avec vous sur les chemins.

Le covid, d'abord... Vous m'aviez écrit, car depuis cette rencontre nous nous écrivions, même si je ne voulais point vous importuner, que vous aviez gardé la date dans votre agenda, rayée, comme une coïncidence qui n'aurait pas lieu, et savoir que nous nous étions glissés dans votre agenda me procurait une joie sans pareille.

Au moment où le virus relâchait son étreinte, c'est votre maladie qui prenait le relais. Nous avons différé, et même si vous me disiez que je pouvais peut-être disposer de votre date de rencontre, vous êtes restée ma priorité. Quand vous m'écriviez que vous repreniez goût aux fleurs de votre jardin, votre joie rayonnait jusqu'ici.

Un jour, j'ai reçu une réponse d'Agnès, qui m'écrivait à votre place. Elle me disait que c'était bien de vous ramener à cette *Nuit atlantique*, que je relisais, et que là devait être votre essentiel. Mais elle ajoutait aussi que votre santé se dégradait et qu'elle ne savait pas quand nous nous reverrions.

J'ai appris votre disparition je ne sais plus comment. C'était comme dans *L'Étranger* de Camus.

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas.

Aujourd'hui encore, je suis terrassée par le manque, l'absence, cette solitude à laquelle je n'ai pas consenti. Les livres n'ont pas bougé sur l'étagère, mais quelque chose comme une rumeur mauvaise rôde alentour. Anne-Marie, pourquoi n'êtes-vous plus là ?

Pourquoi le rêve que je me faisais de vous accueillir s'est-il envolé vers les étoiles ?

Je suis profondément triste, et je m'en veux de cette tristesse inattendue que peut-être j'usurpe à vos proches, à ceux qui ont perdu non pas seulement un écrivain, mais une femme qui partagea leur vie. Je suis sans doute intruse dans cette douleur, mais je me dis que là peut-être réside toute la force de la littérature, qui crée une telle intimité entre une lectrice et un écrivain. Anne-Marie terminait ses messages en me disant "Je vous embrasse", comme sur un quai de gare avant de quitter ceux qu'on aime. Ce train auquel je ne l'ai pas accompagnée part pour un long voyage, et je me force à garder les yeux ouverts sur cette silhouette qui disparaît dans une courbe de la voie, moins attentive au quai désert qu'à l'horizon.

Cette lettre n'est pas un adieu, Anne-Marie, je vous implore de rester dans les parages pour continuer à éclairer ma compréhension du monde. Vous me raconterez, le jour où je poserai moi aussi mes bagages au milieu des étoiles, comment c'est la vie là-bas, et nous reprendrons nos entretiens là où nous les avons laissés.

À bientôt, dans ces terres vierges où tout redevient harmonie...

Charlotte Cabot  
L'Encre malouine, Saint-Malo

\*\*\*

Anne-Marie... où sont tes histoires ? Anne-Marie ne cessait de raconter, de raconter... de raconter cette émission d'Arte sur les langues du monde, en n'oubliant aucun de ces détails érudits, comme si elle les lisait sur un prompteur, de raconter, avec enthousiasme, ce dernier livre de Bruno Latour, ou encore cette étonnante histoire de *Caliban et la Sorcière* qui l'avait passionnée, sans compter les livres du Prix Femina lus l'été, souvent plus d'un par jour, avec une mémoire capable de résumer chacun en quelques lignes essentielles pour transmettre ce qui devait l'être, et une générosité qui lui faisait les offrir à ses amis à la fin de l'été, en ayant choisi pour chacun l'ouvrage qui lui conviendrait le mieux... Et tout ça n'empiétait sur rien, un réservoir de richesse sans fond ni limite, un réservoir d'amour pour ses enfants et petits-enfants, pour ses amis pour qui elle aimait préparer des festins, avec les deux fêtes rituelles de l'année, celle des galettes et celle des cerises, et ces tables joliment disposées et fleuries, si pleines et archi-pleines qu'étaient prévus les petits sachets pour qu'on reparte chacun avec dattes ou autres confiseries... Je me suis vraiment toujours demandé comment son cerveau était ordonné, ou plutôt organisé, pour que tant de choses, de ses lectures, comme de ses rencontres, de son passé ou de son présent, soient ainsi immédiatement et à propos disponibles pour la prochaine conversation, ou pour le prochain livre, comme un réservoir d'instantanés simultanément présents. – Il y avait, il y a ainsi quelque chose d'excessif, de grandiose et de généreux, dans cette manière d'écrire – au-delà du récit, il y a ces phrases, ces mots, ces tournures, tellement justes et inhabituelles, qu'on les savoure, qu'on les relit – j'en ai souligné des dizaines. À une question que je lui posais à ce sujet, pensant qu'il s'agissait d'une sorte de don inné quasi-miraculeux des langues, Anne-Marie me démentait en disant qu'au contraire, elle travaillait beaucoup chacune de ses phrases. La générosité allait, pour ce que j'en percevais, avec une forme d'optimisme, qui n'était en rien naïf, mais relevait plutôt d'une ouverture déterminée à la vie, qui impliquait naturellement colères et révoltes. Le plus bouleversant pour moi dans l'œuvre d'Anne-Marie, c'était cette ouverture, cette idée que le passé n'était pas déterminant pour l'avenir de façon inéluctable, que tout n'était pas écrit dès les premières lignes, que la vie d'après pouvait démentir ce que son commencement semblait prévoir, et qu'il fallait toujours y mettre du sien. Certains êtres exceptionnels semblent avoir le temps pour tout – même de me tricoter une écharpe rouge ou de me bricoler pour Noël une orange percée de dizaines de clous de girofle, qui sent encore si bon sur mon piano, le temps pour tout alors que d'autres le laissent filer, le temps, s'épuisent et s'essoufflent à courir sans cesse derrière. Ce rapport au temps,

cet enthousiasme, Anne-Marie n'hésitait pas à les laisser déborder, à les partager. C'est ainsi avec bonheur que je repense à nos balades en Iran, dans les marchés et les brocantes, une petite semaine et tant de souvenirs, de sourires, de découvertes joyeuses, de rencontres inattendues...

Irène Catach

\*\*\*

Dans ma librairie, comme dans son écriture, Anne-Marie c'était une tornade de générosité, de passions, d'érudition, de sensibilité, d'engagement aussi. Lors de son dernier passage à la librairie, c'est avec toute sa verve et son franc-parler qu'Anne-Marie Garat nous a captivés pour nous présenter son dernier roman *La Nuit atlantique* où transpirent ses racines médocaines. Au revoir Anne-Marie...

Corinne Caupène

\*\*\*

Entre Anne-Marie et moi, ce ne fut pas une amitié au long cours, ancrée dans des échanges réguliers ou nourrie par des années de fréquentation, mais bien plutôt trois moments de fulgurance complice qui s'articulaient autour d'un individu ou d'une situation spécifique. L'individu, tout d'abord, ce fut Jean-Claude Chevalier, légendaire grammairien structuraliste dont elle partageait la vie et que j'avais rencontré des années auparavant au cours de mes années sociolinguistes. Ensemble, ils formaient un couple d'artisans, également amoureux des mots, liés par l'arrogance de leurs intelligences, la fulgurance de leur humour, la générosité de leurs projets décalés, engagés, surprenants, subversifs.

Entre Anne-Marie et moi, il y eut les situations ensuite, à commencer par notre évocation commune du pavillon des cancéreuses – une expérience qui jette l'individu dans une situation liminale et provoque bien souvent chez les écrivains un surcroît de virtuosité, des vibrations sauvages, une lucidité exacerbée, ou encore la fougue héroïque d'un général qui se prépare à la plus violente des batailles. “Voilà qu'un cancer se déclare début septembre – au pancréas, le plus moche –” m'écrivait Anne-Marie en septembre dernier, “mais nodule unique et récent, opérable à terme, en vue de quoi chimio intensive commencée très vite il y a 15 jours avec un protocole assez lourd, mais contre ce truc il faut l'arme de destruction massive, le tir au bazooka, que j'encaisse dans un esprit positif : je ne suis ni déprimée, ni effondrée, ni désespérée, prise en charge dans un des meilleurs service du domaine par des oncologues d'élite très réactifs, alors j'expérimente un nouveau régime d'existence pour les mois qui viennent, entre séquence un peu rude et répit avant la séance suivante. Mais je me souviens que tu as connu cela naguère, si je ne me trompe, aussi comprends-tu la situation.” Nous avons alors signé entre nous un pacte implicite : elle allait gagner sa bataille comme j'avais gagné la mienne des années auparavant – tout simplement parce que son nodule était unique et récent, mais surtout parce qu'elle savait se battre. “Nette régression du nodule, zéro métastase, très bon état général”, constatait-elle cliniquement le 23 novembre, tout en trouvant le temps de magnifiques envolées littéraires. “Donc, à présent, « plus que » 3 séances de chimio d'ici janvier, puis radiothérapie, chirurgie début avril. Sans me faire grimper aux rideaux ni gambader au plafond, ce tableau me donne d'observer avec certain intérêt cet hôte très indésirable et pourtant intensément familier, qui réarticule sensiblement abscisses et ordonnées du temps, la couleur des nuages et les fuites du paysage.”

Entre Anne-Marie et moi, il y eut enfin le palmarès du Prix Femina, dont je sus, par la suite, combien son implication et sa détermination y avaient été décisives. “J'ai lu ton livre avec enthousiasme pour l'angle sous lequel tu abordes la question de l'étranger et pour ton énorme travail d'enquête sur les archives. [...] Je suis tellement

heureuse de ce prix pour ton livre magistral, pour toi, et pour le signe politique qui rentre à Zemmour son vomit dans la gorge – j’y vais fort mais c’est juste ça !” Ou encore “Je m’enchant de voir partout l’expo annoncée et commentée, et ton livre fêté !”

Malgré la cruauté impartiale de nos combats, malgré leur sanction douloureusement inéquitable, malgré notre dernier rendez-vous remis de jour en jour, demeure entre Anne-Marie et moi, comme entre deux guerrières, l’impérieuse injonction de sa dernière lettre, proférée à l’impératif, de cette voix virevoltante, tonique, drôle, irrésistible. “En attendant de nous retrouver, fortifions nos défenses immunitaires contre les noirceurs du monde !”

**Annie Cohen-Solal**  
Milan, 13/11/22

\*\*\*

J’ai rencontré Anne-Marie Garat à la toute fin du XX<sup>e</sup> siècle, quand Hubert Nyssen a commencé à publier ses livres chez Actes Sud. Au-delà de l’écrivaine passionnante, audacieuse et engagée que j’admire, je reste éblouie par son érudition généreuse, son humour aussi fin que ravageur, son intelligence gourmande, son énergie désarmante, son charme irrésistible. Plus de vingt années sont passées sans éroder cette personnalité lumineuse, formidablement vivante. L’esprit vif, la parole-fleuve, l’œil tour à tour inquiet et rieur, c’est ainsi qu’elle habite ma mémoire.

**Marie Desmeures**

\*\*\*

La première fois que j’ai vu Anne-Marie c’était dans le jardin de la Maison des écrivains, juste avant une assemblée générale dont je n’ai aucun souvenir... Ma mémoire a conservé l’aura pétillante de joie, d’intelligence, de malice de l’écrivaine avec laquelle, timidement, j’étais venue parler photo et cinéma...

Mon deuxième souvenir, c’est sa voix à la radio, se livrant à une “traduction” éblouissante du *Petit Chaperon rouge*...

Et puis sa silhouette de jeune fille, clope au doigt, s’élançant dans les rues nocturnes de Montauban où elle m’avait fait l’honneur de m’inviter, parlant, écoutant, passionnée, passionnante, drôle, riant, fumant, disparaissant de son pas alerte et agile qui ressemblait aux phrases qu’elle “chantait”...

La dernière fois il faisait nuit, la nuit noire du confinement...

Je longeais le Père Lachaise quand je l’ai appelée, nous avons parlé longtemps, elle m’expliquant que l’écrivain public n’existe pas, moi me débattant entre mes utopies, mes idéaux...

Ces derniers mois, je n’ai cessé de repenser à ses mots toujours justes, sans aucun compromis, elle-même se débattant, je le sentais, entre un désespoir qui est l’autre nom de l’intégrité, et l’énergie vivace des herbes qui poussent où elles veulent...

Je n’oublierai jamais l’inflexion de sa voix qui résonne aujourd’hui pour moi comme une leçon, une prophétie peut-être, qu’elle m’a délivrée dans la nuit, en avance sur moi...

**Hélène Frappat**

\*\*\*

## Amitiés de loin

Je n'étais pas exactement un ami ni un proche d'Anne-Marie que j'ai côtoyée ces dernières années, épisodiquement et chaleureusement, à l'occasion de sorties conjointes de nos livres et de plusieurs manifestations littéraires. Mais chacune de ces rencontres fut un moment rare de vraie camaraderie et de curiosités croisées. D'une génération différente, nous avons en commun des convictions, une expérience et une passion pour l'enseignement artistique, le goût des images. Combien cependant je me sentais bien sec, étriqué, au regard de la générosité sans bornes de ses engagements, colères et combats – et de son écriture en premier lieu. Prolixe sans être bavarde, la langue d'Anne-Marie a la richesse et la force d'un grand fleuve qui, depuis sa source, embrasse et tourbillonne en nous laissant proches et lointains sur la rive. Et là nous l'entendons murmurer ce que nous aimerions aujourd'hui lui écrire : *Moi, je suis de l'autre côté. J'arrive juste. Je viens de loin, d'une île avant les souvenirs, d'une image d'hiver inversée. Il est grand temps de prendre la photographie, il faut se dépêcher. Avant que le nuage éblouissant d'absence, dans un grand éclair sidérant, efface le paysage de son silence.\**

Thierry Froger

\*Anne-Marie Garat, *Chambre noire*, Flammarion, 1990 ; Babel n°887, 2008.

\*\*\*

Anne-Marie,

Je t'ai rencontrée une première fois à travers un écran. C'était en 1987, Marguerite Yourcenar venait de mourir, et tu étais venue lui rendre hommage sur un plateau de télévision. J'avais été impressionnée par la précision de tes mots, leur charnelle exactitude. J'avais pris mon courage à deux mains pour venir te le dire, quelques mois plus tard, à l'occasion du salon du livre qui se tenait dans la ville où j'habitais.

Je t'ai rencontrée une deuxième fois dans ce Bordelais qui t'était cher, six ou sept ans plus tard, à Soulac. J'y séjournais alors quatre mois par an. Un été, j'ai lu *Le Monarque égaré*, un livre sur lequel j'étais tombée par hasard ; c'est ton nom qui m'avait retenue. Cette lecture a été une déflagration dans ma vie. J'ignorais qu'on pouvait écrire ainsi, mais j'ai su que si un jour je devenais écrivaine, je ferais tout pour l'être de cette façon-là. Quelque chose de magnétique, de torrentueux, de l'ordre de l'ensorcellement, dans cet art de subjuguier le langage, de faire dire aux mots bien plus qu'eux-mêmes, de plonger hardiment dans les ombres qui font et défont les vivants, avec une autorité romanesque dont j'ignorais qu'elle fût possible. Je t'ai écrit, quelques mois plus tard, pour te le dire. Nous avons entamé une correspondance qui a duré des années.

Je t'ai rencontrée une troisième fois à Nanterre, un jour de février. Tu étais l'invitée d'un colloque et j'y faisais une intervention sur toi. Tu nous as rejoints en début d'après-midi, dans cette grande salle vitrée, baignée par un froid polaire et une lumière d'hiver magnifique, où nous tentions désespérément de nous réchauffer depuis une heure. Pierre, l'organisateur, t'a suggéré de t'asseoir à côté de moi ; nous nous sommes serrés sur le banc pour te faire place. J'étais impressionnée, émue. Mais il faisait si froid, mais nous avions si peu d'espace que nous étions là, épaule contre épaule, calées l'une contre l'autre, nous réchauffant littéralement l'une à l'autre, les mains collées sur nos tasses de café bouillant. Tu m'as demandé, en souriant : "Alors, depuis combien de temps ne nous connaissons-nous pas ?"

Ensuite je n'ai plus cessé de te rencontrer, car tu as toujours été là. Il y a eu des lieux, l'Irlande, Paris, Montau-

ban, Nancy, ton appartement rue de Bretagne, celui de la rue du Chemin Vert, ces cafés que tu affectionnais, tes indignations, ton optimisme, ces conversations qui m'ont donné du courage, la confiance que tu avais en l'écriture, ton talent pour raccommo-der les fils de la vie. Il y a eu tes livres, ce bonheur intense à les découvrir en librairie, puis dans ma boîte aux lettres, ton écriture élégante, cet émerveillement qui n'en finissait jamais devant ta puissance romanesque, qui paraissait inépuisable. La nuit sans fermer l'œil pour terminer *Dans la main du diable*, ces heures passées à relire *Nous nous connaissons déjà*, ce train qui me ramenait de Bruxelles dans lequel j'ai ouvert *La Nuit atlantique*, moment de plénitude, de joie pure. La mer, la langue, les livres : tes territoires, si intimement agrégés à ma propre vie.

Je ne sais pas si sans toi j'aurais écrit.

Aujourd'hui, tu n'es plus là et je ne peux pas le croire. Je continue à te rencontrer mille fois, dans les tranches de tes romans, dans les cartes postales de Soulac, dans le souvenir de ta voix et de ton regard, dans les nuits d'insomnie. Présence liquide de la mémoire, présence solide de l'amour ; vapeurs de mercure du chagrin. Et ligne après ligne, continuer.

Mes mots devront toujours leur part de lumière aux tiens.

Hélène Gestern

\*\*\*

#### Hommage à Anne-Marie Garat

Telle une chamane des mots, Anne-Marie transmuait le monde en histoires.

“La femme de lettres, d'images et de combat hantée par les fantômes de son histoire et celle de son siècle est morte le 26 juillet à Paris.”, titrait Le Monde.

Oui, depuis le mardi 26 juillet 2022, Anne-Marie Garat nous a quittés.

Depuis ce sombre jour, nous avons perdu l'une de nos plus grandes écrivaines contemporaines, essayiste éclairée et engagée mais aussi et surtout l'une des romancières majeures de la littérature française d'aujourd'hui...

Oui, nous avons perdu l'ardeur brillante et tourbillonnante d'une femme d'exception et de conviction, l'intelligence, la justesse et la fulgurance d'un esprit d'envergure universelle.

Depuis ce 26 juillet 2022, sa disparition reste impensable, inimaginable... Inimaginable tant l'ardeur, une énergie de vie déterminée et passionnée, animait Anne-Marie Garat, cette femme et écrivaine hors du commun dont j'ai eu la chance et l'honneur de connaître l'amitié fidèle depuis 2001, depuis ce jour où elle entra pour la première fois dans la librairie Comme un roman... tout près de laquelle elle habitait.

Ainsi, cela va sans dire, depuis le 26 juillet 2022, nous avons perdu une grande amie de la librairie.

Nous avons perdu un être cher.

Connaître Anne-Marie c'était d'abord connaître son sourire, un sourire venu du cœur de l'esprit, de l'esprit du cœur – un sourire éclairant d'un trait plein et entier la vivacité ses grands yeux bleus Atlantique.

Rencontrer Anne-Marie c'était rencontrer son élégance, sa douce et discrète féminité, c'était partager sa conversation enjouée, voire passionnée, engagée dont il est impossible d'oublier l'élan, la force de conviction et d'intelligence. Une conversation qui vous “décollait ou tout au moins vous aéra-ait le cerveau”, en ce sens qui savait bousculer souvent l'ordre établi pour forer, ouvrir de nouvelles pistes, perspectives, explorer d'autres possibles, encore et toujours.

Et puis écouter Anne-Marie c'était se laisser ravir par son accent, un accent enchanteur qui la rattachait à sa région de naissance, la Gironde. Née à Bordeaux, Anne-Marie Garat a grandi entre le Blayais et le Médoc.

Une géographie humaine et physique, vécue et réinventée qui déjà imprègne son premier roman, *L'homme de Blaye*, paru aux éditions Flammarion en 1984, faisant référence à cette ville qu'elle voyait depuis la lucarne du grenier de la maison familiale située à Lamarque, rue des Calinottes... Blaye, cette ville citadelle, ville frontière construite de l'autre côté de l'estuaire de la Gironde, cette "ville d'en face" qu'elle rêve et qui l'inspire... On pense alors au *Rivages des Syrtes* pour le ravissement étrange de ses descriptions sensibles laissant sur la rétine du lecteur l'impression d'un monde-songe.

Dès lors, tout en enseignant la littérature et le cinéma, Anne-Marie ne cessera plus d'écrire et les prix de l'encourager, de la célébrer.

En 1987, *L'Insomniaque* (Flammarion), son troisième roman, remporte le Prix François-Mauriac de la région Aquitaine. *Aden* (Seuil) reçoit le Prix Femina en 1992 ainsi que le Renaudot des lycéens. En 2000, *Les Mal Famées*, aux éditions Actes Sud, est couronné du Prix Marguerite Audoux. En 2009, *L'Enfant des ténèbres* (Actes Sud) reçoit le prix d'Anna-de-Nouailles de l'Académie française. Enfin, *Le Grand Nord-Ouest* (Actes Sud) est honoré du Prix Franz-Hessel en 2018.

Durant sa carrière, Anne-Marie publiera plus d'une trentaine d'ouvrages, romans et essais. Et son écriture n'aura de cesse de déployer sa puissance sensible, sa grande habileté à saisir dans les volutes agiles de ses phrases l'au-delà subtil et complexe des choses vues, vécues, devinées et senties.

Grande lectrice de Giono et de Victor Hugo, son écriture sera aussi celle de l'ampleur romanesque, devenue si rare aujourd'hui.

À la librairie, à l'occasion de chacune de ses publications, autant que possible, nous recevions Anne-Marie Garat... À chaque fois nous retrouvions cette joie inoubliable de la questionner sur sa création, de découvrir les ressorts de sa littérature intrinsèquement romanesque, d'évoquer ses imaginaires si féconds. Durant des heures nous pouvions l'écouter, sa généreuse faconde alliée à l'intelligence radieuse de ses idées, la pertinence de ses visions passionnaient ses lecteurs.

Je me souviens de ce jour où nous prenions un café, Anne-Marie travaillait alors à un nouveau roman depuis quelques semaines déjà et soudain elle me dit avoir entendu pour la première fois LOTTIE... "Elle bée, je ne sais pas pourquoi, je dois savoir qui est cette petite qui a vu passer l'homme à deux dos ; l'homme portait un bébé sur son dos..." Ainsi Anne-Marie était entrée "en voix avec Lottie" et pouvait s'inaugurer l'écriture de *La Source* (publié aux éditions Actes Sud en 2015).

Puis l'été qui suivit la publication, il y eut ce grand voyage en juillet 2015... Ensemble nous sommes parties dans le Yukon et en Alaska sur les traces des personnages de son roman *La Source* (Actes Sud).

Me revient alors ce souvenir : Anne-Marie conduit la voiture louée et soudain sur la route qui mène vers l'Alaska, la voilà prise de la fièvre de la route ! Elle ne veut plus s'arrêter, désire aller toujours plus loin, foncer encore et encore vers le nord, vers le grand nord-ouest – titre du roman qu'elle écrira au retour de notre périple. Un périple qui entraînera sur les chemins de la ruée vers l'or et jusqu'à la cabane de Jack London dans laquelle Anne-Marie Garat restera longtemps à tout détailler comme elle savait le faire : regarder attentivement, sensiblement le monde du visible pour y déceler l'invisible, le sacré, afin de décrypter les traces des présences-absences, déplier l'infinité des réels possibles, présents et passés.

Et puis encore ce souvenir là-bas dans le Yukon quand Anne-Marie a aperçu L'OURS, nous racontant ensuite l'animal, décrivant sa démarche souple, comme en suspens au-dessus du sol... Anne-Marie... Ses mots toujours si justes et si vivants, si précis et donnant à voir un réel souvent métaphorisé où venait éclore, en nos yeux, la beauté de ses visions.

Telle une chamane des mots, Anne-Marie transmuait le monde en histoires.

Et encore, là-bas, Anne-Marie, cette folle nuit, loin, très loin au Nord du Nord du globe, où nous sommes restés à regarder le soleil ne jamais se coucher, toucher l'horizon pour rebondir aussitôt...

Toucher l'horizon pour rebondir aussitôt : c'est ainsi que vivait Anne-Marie qui savait être au monde si pleinement et dans la toute générosité, la jouissance de l'instant qu'elle savait inexorablement fugace, furtif, sans cesse à réinventer, à faire éclore et fleurir... Et c'est cela qu'Anne-Marie Garat a su nous transmettre à travers ses passions : la littérature certes, mais aussi le cinéma, l'image, la photo, l'histoire... Anne-Marie a su nous transmettre sa fougue, son ardeur-à-être-au-monde et son savoir si vaste par ses mots et par son art oratoire subjuguant car,

il faut le savoir, Anne-Marie pouvait raconter de mémoire et durant des heures l'entièreté des *Misérables* ou bien du *Comte de Monte-Cristo*.

Et quand Anne-Marie évoquait l'énigme de "Rosebud" déployée dans le film d'Orson Wells, *Citizen Kane*, alors le mystère nous saisissait. Ainsi, comprenait-on que savoir ce qu'est Rosebud à la fin du film, n'aide en rien à percer le secret de Charles Foster Kane... Le mystère des existences... Des ancêtres... Des Fantômes... Des familles... Des enfances... Voilà qui habitait Anne-Marie, traversait, nourrissait ses œuvres et réflexions.

Sa littérature prenait-elle source là : au cœur de cette quête, l'écriture comme processus d'élucidation ? Au cœur de ce profond mystère tissé de langage et de matière, de mémoire et de silence, au cœur ce profond mystère charrié par le flux des vies vécues et héritées dont nous nous originons, au cœur de ce profond mystère que nous savons détenir sans pouvoir le connaître, seulement cesser peu à peu de l'ignorer.

Anne-Marie Garat, il y avait aussi ses révoltes, ses colères légitimes contre l'injustice et l'hypocrisie, contre le RACISME. Que ce soit contre l'esclavage ou le sort réservé aux peuples amérindiens.

Anne-Marie, qui bien souvent portait ses cheveux "en pétard", souriait lorsque l'on lui disait qu'elle avait un côté "punk".

Ainsi elle sera restée tout au long de sa vie une rebelle, passionnément éprise de justice et de loyauté.

Son dernier ouvrage, *Humeur noire*, l'écrit haut et fort.

En cela elle rejoint Albert Camus pour qui – ainsi qu'il le déclare durant son discours de Stockholm le 10 décembre 1957, à l'occasion de la réception du prix Nobel – les deux charges qui font la grandeur du métier d'écrivain sont : le service de la vérité et de la liberté.

Ainsi, sans toi, chère Anne-Marie, sans ta générosité, ta parole vraie, chantante aux éclats de clarté et de soleil, sans ta vision, ta pensée subversive tout autant qu'empathique et authentique, ce monde est devenu sacrément bancal.

Il nous reste alors à lire, à suivre Gabriel Demarchy, Hélène, Lottie, Lorna Del Rio et tous les autres de tes personnages... Par eux, nous saurons demeurer avec toi, Anne-Marie, nous saurons ne jamais cesser de porter haut ton œuvre.

Anne-Marie, avec TOI.

Karine Henry

\*\*\*

La coquetterie, la séduction et la joie.

Séduite par la voix, l'énergie, le regard de l'auteure de *Dans la main du diable*, je n'ai pu que plonger dans la saga et en ressortir réconciliée pour toujours avec la littérature française qui m'avait lassée (laissée) et à laquelle, depuis, j'ai dû tant de bonheur. Et puis, et surtout, la divine coquetterie de son écriture, de son vocabulaire, ses jeux syntaxiques comme des œillades aux lecteurs, ont été, sont et seront source pour moi et pour bien d'autres lecteurs, d'inépuisable joie.

Charlotte Lesaulnier

\*\*\*

Anne-Marie, c'était une plume, un style inimitable, des yeux bleu vif, c'était aussi sa pétillance, son humour, sa générosité, son engagement, son immense culture, sa curiosité insatiable et sa bienveillance.

Quand un auteur s'en va, nous avons la chance inestimable malgré cette absence physique de pouvoir la retrouver dans ses livres et nous en avons une quarantaine à notre disposition pour passer un moment avec elle grâce entre autres à Gabrielle, Lottie ou Aden.

À ma demande d'une idée de lecture avisée, elle m'avait conseillé dans un éclat de rire "une histoire de bûcherons que j'allais adorer sans aucun doute". Elle avait raison, ce roman, *Et quelquefois j'ai comme une grande idée* de Ken Kesey, a désormais une place très particulière dans ma bibliothèque.

Merci Anne-Marie, merci pour tout et à bientôt dans tes livres.

**Bénédicte Marre**

\*\*\*

Anne-Marie, c'est d'abord *Dans la pente du toit*, ce vertige, et puis *Dans la main du diable*, l'explosion du sur-moi de toute narration, une libération du geste, pour le lecteur aussi bien. Tant d'autres livres mémorables. Mais les livres d'Anne-Marie, ce sont également ceux dont elle faisait cadeau, qu'elle avait aimés, qu'elle donnait à découvrir, en toute occasion. Une intense transmission.

Anne-Marie, c'est aussi une multitude de souvenirs vivaces. Tant de rencontres et même d'aventures, dont celle de la Cité internationale de la littérature, ce merveilleux projet rêvé puis porté ensemble quatre années durant – des rires, son énergie, sa puissance verbale, sa gourmandise verbale, l'ambition pour la littérature qui demeure : un rêve qu'elle a tellement habité qu'il lui est lié à jamais.

**Cécile Moscovitz & Bertrand Leclair**

\*\*\*

Anne-Marie a surgi dans ma vie professionnelle en offrant aux adeptes de France Culture un "Tire ta langue" d'anthologie (je l'avais invitée pour son fabuleux et horrifique *Une faim de loup*).

J'étais devenu assez copain avec Jean-Claude Chevalier à l'occasion d'un enregistrement de la série "À voix nue", rue de Bretagne, et n'ai jamais perdu de vue Anne-Marie, qui conférait à chaque rencontre le charme habituellement réservé à "la première fois".

Son alacrité profonde, ses combats généreux, sa désespérance si souriante face aux tragédies de la vie m'ont chamboulé jusqu'au bout.

Elle me parlait de ses filles avec la fierté discrète de celle qui eût pourtant pu clamer, comme dans une unité de l'armée française de jadis : "Transmission réussie !"

**Antoine Perraud**

\*\*\*

Il y a l'incrédulité mêlée à la peine  
De la lectrice – égoïste, qui ne l'attendra plus  
Quel deuil pour le lecteur à qui manque la phrase qu'il aimait ?

La relire pour la retenir  
Maintenir le long fil brillant, savant et fou, de ses pensées  
Souligner au crayon de bois ce qui ne l'a pas encore été, marquer de nouvelles pages.  
Au passage, questionner ce qu'on avait annoté :  
"Nos motifs réels nous apparaissent si tard. Comme on est lent à s'écouter soi-même."  
Approfondir sa trace, "filtrer entre mes cils l'éblouissant paysage" de ses aventures.  
"Ainsi peuplons-nous le monde, de présences desquelles nous sommes d'intelligence, nous en courons le péril extrême mais c'est à ce prix que l'imaginaire instruit l'exacte réalité de nos vies."  
Elle reste une amie qui peuple notre monde.

Marie-Claire Pleros

\*\*\*

Les mots comptent, disait Anne-Marie.  
Sans eux, il n'y a que des pages blanches.  
Avec eux, nos têtes parfois s'emballent.  
Faire de la littérature exige de les choisir avec soin.  
Ainsi naissent des œuvres qui poussent des cris de saine colère.  
Ainsi s'écrivent des contes modernes qui renouent avec notre part d'enfance.  
*Le Grand Nord-Ouest* lui avait inspiré un art de raconter tissé dans l'épaisseur des liens avec d'autres êtres vivants.  
Sans doute aurait-elle aimé se métamorphoser un jour pour nous scruter, nous humains, avec des yeux d'animaux.  
Que seraient donc nos mots sans les images de leurs rêves ?

Olivier Remaud

\*\*\*

Chère Anne-Marie, je suis allée dans le village du Médoc dont tu m'avais parlé il y a bien longtemps. J'avais aimé ton premier roman et souhaité te rencontrer. Nous étions toutes les deux débutantes et loin d'imaginer se retrouver un jour ensemble au jury Femina.

Ce 1<sup>er</sup> octobre 2022, le seul jour de pluie d'un week-end ensoleillé, tes filles m'avaient invitée à la cérémonie qu'elles organisaient pour toi. En arrivant à Blaye, j'ai pris le bac pour Lamarque. J'ai tout de suite vu l'église où était le rendez-vous, avec son étrange clocher que tu aimais. J'étais très en avance, en raison des horaires du bac et j'avais envie de marcher dans "ton" village. La pluie était trop forte. Alors j'ai roulé dans la campagne, au milieu des vignes. C'était mélancolique.

À l'église, tes amis étaient là, souvent venus de loin. Le seul moment ensoleillé de la journée a été ce qu'ils disaient de toi, en dépit de la tristesse de ton absence. J'ai dû partir avant que tout le monde ne rejoigne le cimetière – toujours les horaires du bac. Je reviendrai un jour de soleil. Et je voudrais que tes lecteurs fassent un détour par Lamarque. Pour mieux comprendre ce qu'ils ont lu.

Je n'ai pas oublié ma rencontre avec Anne-Marie Garat. C'était à Rome, sur un balcon, nous fumions une cigarette, ma femme et moi ; et Anne-Marie est venue nous rejoindre. Sa voix légèrement écorchée, son accent, sa franchise, nous ont plu aussitôt. C'était pendant un colloque, elle venait de faire une intervention musclée ; un écrivain, je ne me souviens plus, qui avait tenu un discours phallocrate standard, elle ne l'avait pas épargné. Nous avons vite sympathisé, et la première impression ne s'est jamais démentie.

Il me semble que parmi les nombreuses figures qui peuplent ses livres, et les directions qu'elles empruntent, il existe une basse-continue, non pas un thème, mais une sorte de musique de fond, une omniprésence, celle de l'enfance.

Bien sûr, l'âge avançant, lorsqu'on se retourne, on aperçoit un petit point tout au bout, à peine visible, si éloigné qu'on doit faire un effort d'imagination pour le distinguer, lui donner un peu de consistance et produire ce qu'on appelle des souvenirs. C'est cela l'enfance, et les livres d'Anne-Marie Garat m'ont toujours paru avoir un lien souterrain, plus ou moins implicite, avec son énigme et ses droits.

Dans sa *Lecture du Petit chaperon rouge*, je me rappelle de ce curieux chapitre : L'enfant écrivain. C'est une idée bizarre, séduisante. L'enfant est justement celui qui n'a pas d'œuvre, ou dont les œuvres sont toujours escamotées, immatures, oubliées. On conserve quelques dessins, des cadeaux de fêtes des mères, mais, au fond, les enfants n'ont pas de place dans l'Histoire humaine, ils n'y ont qu'une place en creux. À la rigueur, l'enfance est un thème littéraire, un sujet d'étude, un souvenir, mais l'enfant ne saurait jamais être un auteur. Les douleurs, les logiques enfantines sont systématiquement sacrifiées, effacées, revues et corrigées. Et même *Ce que savait Maisie* n'aurait pas pu être écrit par un enfant, à la rigueur peut-on dire que les événements sont vus "à travers ses yeux", mais c'est une formule.

L'hypothèse d'Anne-Marie Garat est plus radicale, plus troublante. Charles Perrault était un grand bourgeois ; son père fut avocat au Parlement de Paris ; son frère, Claude, fut l'architecte de la colonnade du Louvre ; ses autres frères sont avocat, receveur général des finances, théologien ; quant à lui, il est un acteur essentiel de la vie artistique et intellectuelle sous Louis XIV, chef de file des modernes, il disputa contre Boileau, rédigea des odes, mais ce qui reste de lui, ce ne sont ni ses dialogues ni ses harangues, ni son *Épître chrétienne sur la pénitence*, ni son *Portrait d'Iris*, ce qui nous reste de Perrault ce sont les contes.

Alors, s'emparant de l'hypothèse formulée par certains spécialistes, empruntant la piste ouverte par la première édition des *Histoires ou contes du temps passé, Contes de ma mère l'Oye*, publiés sans nom d'auteur, mais avec une préface de Pierre Darmancour, le fils de Charles Perrault, Anne-Marie Garat va plus loin, elle s'enfonce dans la forêt du livre, elle en reconstitue la trame, l'aventure balbutiante, elle suit les contes de Perrault en amont de leur collecte, avant l'écriture, lorsque des servantes venues de la campagne les racontèrent au petit Pierre, lorsque la transmission et l'origine se confondaient encore dans la parole.

Dans ce très beau livre, Anne-Marie Garat fait transiter les récits par l'enfant, elle envisage les censures, comment les traits les plus violents de la tradition orale furent écartés, en une série de soustractions et d'accommodements effectués par les nourrices, les servantes, ayant déjà intériorisé les valeurs et les tabous de leurs maîtres. Pierre, le fils de Charles Perrault, aurait recueilli leurs histoires, les aurait écrites dans un cahier, leur donnant une forme littéraire. Puis le père serait intervenu à son tour, c'est ce qu'imaginent les spécialistes, comme si le tour de main final du grand-homme était une nécessité.

Anne-Marie voyait dans ce travail à plusieurs, dans ce feuilletage indescriptible, "l'occasion d'entrevoir les combinatoires secrètes de toute écriture." C'est très juste. Elle nouait ainsi un aspect collectif, démocratique, appelé jadis, dans un langage plus sophistiqué et qui en séparait l'effet de tout efficace, l'intertextualité, à l'épaisseur du langage, mais dans sa figure matérielle, concrète, l'expérience réelle de l'écriture.

Elle insistait sur ce fait que l'enfant, avant le grand-lettré, avait été l'inventeur de cette première forme écrite. Cela est d'autant plus déroutant que les *Contes de ma mère l'Oye* furent parmi les premiers contes adressés aux enfants, écrits pour eux. Mais à travers l'enfance, à travers cette épaisse couche de souvenirs, de connotations, cette épaisseur d'intimité muette que nous connaissons tous, Anne-Marie Garat vise les voix des servantes, les récits des nourrices, des "mies", une parole venue du peuple et qui est toujours, en dernière instance, la voix

oubliée, pas seulement de la vie politique, mais aussi de l'histoire littéraire.

Ainsi, depuis le petit Pierre, depuis cette idée hérétique d'un enfant qui écrivait les contes de Perrault, depuis sa nourrice, les servantes de la maison, et leurs paroles, leurs récits, Anne-Marie Garat voulait sans doute surprendre l'enfant derrière l'auteur, l'enfance dans la littérature, l'origine impure de l'histoire littéraire, la petite sous la grandeur, la gloire venue de presque rien. Et, dans le petit Pierre, je crois voir le quartier où vivait Anne-Marie dans son enfance, les immeubles aux façades noircies, la culture orale, son père ouvrier, sa mère couturière, je crois entendre son accent du midi, comme si tout cela formait une seule et même chose, un seul et même baptême, une seule et même fidélité.

J'ai le sentiment que, dans ses livres, Anne-Marie Garat est partie de l'enfance comme d'un silence, culture muette ensevelie sous l'autorité des grandes personnes, rédaction de Pierre corrigée et reprise par Charles Perrault, et que cette enfance-là trace un chemin vers ce qui est tu. Et dans l'écriture d'Anne-Marie Garat je crois surprendre ce qu'elle appelle écrire l'oral : une certaine rapidité, de petites syncopes, mais aussi des scènes, une dînette à trois debout dans la salle à manger, et une sorte de fantaisie qui rôde. Pour toutes ces raisons, je ne peux séparer son style et sa voix.

**Éric Vuillard**